

Winnaretta Singer-Polignac, les millions de l'industrie au service des arts

La-Croix.com

Sylvia Kahan

Pianiste et musicologue

La Croix : Comment vous êtes-vous intéressée à Winnaretta Singer-Polignac (1865-1943), au point de lui consacrer cette monumentale biographie ?

Sylvia Kahan : Lors d'un récital de piano figurant au programme de ma soutenance de thèse, dans les années 1990, j'ai été frappée par la dédicace de la *Pavane* de Ravel à la princesse de Polignac. Même dédicataire pour la *Sonate* de Stravinski. Et, à nouveau, dédicace à la princesse sur la partition de *Mandoline*, merveilleuse mélodie de Fauré ! Deux fois, c'était une coïncidence, mais trois, un signe...

J'ai donc découvert cette femme, eu accès aux archives des familles Singer (celle des machines à coudre dont elle était l'héritière) et Polignac (celle de son mari, épousé en 1893), et fait connaissance avec un véritable personnage de roman. Une solitaire, mystérieuse, richissime, musicienne, dotée d'un sixième sens pour mettre les millions nés de l'industrie au service des arts. Au contact des archives, dont certaines extrêmement précieuses

et touchantes, j'ai eu l'impression d'une plongée fascinante dans la musique qu'elle a tant aimée.

Votre ouvrage nous introduit auprès d'une personnalité complexe, pas toujours sympathique...

S. K. : Winnaretta Singer-Polignac se fichait complètement de ce que l'on pouvait penser d'elle ! Sans doute l'influence de son enfance, de 4 à 7 ans, dans la campagne anglaise où elle était très libre, courant les chemins et les champs, jouant avec les gamins du village. Parfois lointaine, pas toujours aimable avec les musiciens qu'elle soutenait, elle semblait étrangement peu sensible aux conditions matérielles parfois très difficiles qui pouvaient être les leurs.

Mais elle voyait très loin, et ce dès ses plus jeunes années. Elle a, par exemple, admiré Manet alors qu'on disait encore de lui qu'il était « *le Michel-Ange du pauvre* ». Formée dès l'enfance à la peinture, à l'orgue et au piano, Winnaretta avait développé une immense réceptivité. En anglais, nous avons une expression qui la définit très bien : « *to think outside the box* », penser hors de son cadre familial.

Quelle est sa relation à l'argent ?

S. K. : Très lucide, elle ne gaspille pas, prolonge le travail de bonne gestion des financiers qui ont administré sa fortune après le décès de son père. Durant la grande dépression, elle reste très prudente, investit dans l'immobilier, dédaigne le luxe facile, les robes... C'est d'ailleurs cet intérêt bien compris pour l'immobilier et le souvenir de son père qui avait connu la pauvreté et gagné sa vie comme mécanicien, qui l'a incitée à financer des constructions pour l'Armée du salut. En 1929, cette riche esthète a suggéré le

nom de Le Corbusier pour dessiner la Cité du Refuge, à Paris.

A-t-elle, malgré ce sixième sens, manqué quelques occasions, ignoré le génie de certains artistes ?

S. K. : Dans le domaine musical qui fut le champ privilégié de son mécénat, j'avoue que j'aurais aimé qu'elle s'intéresse autant à Debussy qu'elle s'est intéressée à Ravel. Je ne comprends pas pourquoi elle est restée éloignée de l'auteur de *La Mer*... De même, femme libre et engagée en faveur de la cause féminine, elle n'a guère cherché à aider les compositrices. Là aussi, c'est un peu mystérieux pour moi...

Dans le domaine littéraire, sa grande erreur concerne Marcel Proust. Elle a en effet dissuadé son mari, le prince de Polignac, d'accepter que l'écrivain lui dédicace *A l'ombre des jeunes filles en fleur*. Elle ressentait un malaise envers Proust : homosexuelle elle-même, elle trouvait l'homosexualité de l'écrivain trop sensible, trop visible, alors qu'elle se cachait, elle, derrière son mariage. Des années plus tard, elle avouera avoir dédaigné le plus grand roman du XX^e siècle !